

## La psychanalyse au secours de la politique?

*Proche-Orient. Psychanalyse d'un conflit*, de Daniel Sibony,  
Seuil, 320 p.

Marc-Alain Wolf

Number 196, May–June 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19435ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Wolf, M.-A. (2004). La psychanalyse au secours de la politique? / *Proche-Orient. Psychanalyse d'un conflit*, de Daniel Sibony, Seuil, 320 p. *Spirale*, (196), 47–48.

# LA PSYCHANALYSE AU SECOURS DE LA POLITIQUE ?

PROCHE-ORIENT. PSYCHANALYSE D'UN CONFLIT de Daniel Sibony

Seuil, 320 p.

**P**EU DE CONFLITS ont généré autant de passions, de violences, d'espoirs et de déceptions que celui du Proche-Orient. Conflit insoluble pour certains, il est aussi, pour le psychanalyste Daniel Sibony, un « laboratoire de l'inconscient » où s'expriment un certain nombre de symptômes, de blessures et d'impasses. Il y aurait là une véritable clinique de la mémoire où se télescopent des drames individuels et collectifs, des fantasmes réparateurs de toute-puissance, des fixations religieuses, des paradoxes culturels. Au-delà de ce qui est montré ou revendiqué, l'auteur essaie de repérer les illusions, les non-dits et les refoulements qui produisent et entretiennent la violence. C'est en symbolisant l'impasse qu'on peut espérer la franchir et la dépasser.

Ce livre tente d'éclaircir le rapport (illusoire, fantasmagique) que chaque camp entretient avec lui-même et avec l'autre, c'est-à-dire sa façon d'imputer sa faille à autrui ou de la combler avec son refus de l'autre.

## Le drame palestinien : vivre sur une terre « hantée »

Nous sommes nés ici, disent les Palestiniens. Cette terre est donc à nous. Mais cette terre, écrit Sibony, est aussi « hantée » par les Juifs qui n'ont cessé depuis plus de vingt-cinq siècles de parler et de rêver d'elle. Une parole qui s'est transmise de génération en génération fait office aujourd'hui de « possession symbolique ». C'est un phénomène étrange, troublant pour un esprit rationnel mais porteur d'une force de motivation et de conviction. N'est-ce pas cette transmission symbolique que l'Organisation des Nations Unies a fini par honorer en 1947 en reconnaissant Israël ? Sans la Shoah, il n'y aurait peut-être pas eu de résolution de l'ONU mais la Shoah seule n'aurait pas suffi à la renaissance d'un État juif. Les Palestiniens héritent donc d'un long et lourd passé. Le lien qu'ils croyaient naturel avec leur terre de naissance est compromis par une mémoire plus ancienne qu'eux. Deux légitimités contradictoires s'affrontent : celle des Palestiniens pour qui cette terre d'Israël leur a été plus ou moins volée et celle des Juifs qui se réfèrent à la Bible pour en revendiquer la propriété. Sibony souligne que les Palestiniens, dans l'évidence du lien naturel à la terre, n'ont pas reconnu la nature du lien symbolique qui faisait

retour. Un mauvais coup du sort leur est arrivé : leur terre natale était hypothéquée à leur insu !

« *Les Arabes de Palestine ne savaient pas que la terre sur laquelle ils vivaient était hantée par la présence d'esprits hébreux qui la peuplaient d'appels, de rappels, de promesses [...] Prenez ce mot si banal qu'on ne l'entendait plus : l'an prochain à Jérusalem. Le jour où c'est devenu possible, cela s'est mis à fonctionner comme un appel, et il a pu se mettre en acte grâce à l'énorme énergie qu'il avait accumulée. Bien sûr, les acteurs de ce retour en ignoraient la force mais elle ne les ignorait pas. Les acteurs d'un évènement en ignorent parfois les causes, et l'effet d'inconscient est ici plus vrai qu'ailleurs* ». Cette histoire de terre hantée, de possession, d'hypothèque recoupe une intrigue plus ancienne et sans doute plus déterminante, celle qui oppose les textes fondateurs des deux religions en conflit : le judaïsme et l'islam.

Poursuivant des travaux antérieurs, l'auteur montre que le Coran est loin d'être une création originale et que son contenu provient pour l'essentiel de la Bible hébraïque avec un peu de Talmud et des traces d'Évangile. Il s'empresse néanmoins de relativiser le plagiat en se demandant si la Bible ne s'inspirait pas, elle aussi, à l'origine, d'une source antérieure. Le drame de l'islam (comme du christianisme dans une moindre mesure) est de s'être emparé du message tout en rejetant le messager mais sans pouvoir vraiment s'en débarrasser. Sibony propose la parabole suivante : « *un écrivain, pour écrire le livre de sa divine inspiration, a recopié en l'adaptant à peine l'essentiel de votre livre* ». L'histoire des religions montre que de tels « emprunts », surtout quand ils sont refoulés, ne garantissent pas des relations harmonieuses entre légataires successifs. La greffe Bible-Coran s'est accompagnée d'un rejet : celui du Juif, « *indigne de son Livre* ».

Le monde arabe, soutient Sibony, souffre de « *quelque chose* » dont sa vindicte contre les Juifs est le symptôme. Le psychanalyste essaie de montrer que l'origine de ce malaise (de cette gêne, de ce mépris ou de cette haine) réside dans ce plagiat inconscient, mais que ni les Juifs ni les Arabes n'en sont coupables : « *une des causes inconscientes du blocage du monde arabe, noyau du monde islamique, se situe dans cette dépendance au texte de l'autre. [...] Le conflit israélo-arabe, avec toute sa complexité, est l'occasion que se donne l'histoire d'imposer cette prise de conscience et de forcer à inventer une façon de la traverser.* »

## Au cœur de la question juive : une élection au goût amer

Le message biblique est lui aussi lourd à porter pour le peuple à qui il a été d'abord destiné. Le Dieu qui y est mis en scène ne cesse de lui faire des reproches. On y est toujours en faute, dit Sibony. Le don du livre et le privilège de l'Élection se paient d'un travail de culpabilisation avant même de conduire à la persécution. À défaut d'être réellement enviable, la position d'Élu fait des jaloux. Conçue à l'origine pour combattre l'idolâtrie, pour alimenter l'hostilité à son égard, la Bible doit faire face à une réaction positive qu'elle n'avait sans doute pas prévue : le désir et l'appropriation. C'est cette réaction positive (enthousiaste, passionnée) qui fut pour les Juifs la plus cruelle. C'est au nom de la Bible (de son actualisation, de son interprétation ou de son adaptation) que chrétiens puis musulmans vont persécuter les juifs. Étrange histoire que celle des trois monothéismes où une référence commune (une fidélité commune?) va engendrer des cycles récurrents de haine fratricide. Pour les Juifs, la peur de disparaître, la lutte pour la survie (collective et pas seulement individuelle) restent des angoisses actuelles. Si en diaspora le danger est plus que jamais celui de l'assimilation, c'est en Israël que les menaces de violences directes sont les plus concrètes. Paradoxe de l'histoire : Israël qui devait, à l'origine, assurer la sécurité des Juifs, « *est aujourd'hui l'endroit au monde où des enfants sont tués parce que juifs et où l'on rêve d'un grand mur protecteur (comme en avaient les ghettos)* ».

## Le drame d'Israël : céder à l'illusion de la normalité

Contrairement à ce qu'espéraient nombre d'Israéliens, le projet sioniste ne leur a pas apporté la normalité ni la tranquillité d'être. La légitimité d'Israël est encore aujourd'hui remise en question. Croyant échapper à la précarité du destin juif traditionnel, ils voient refluer vers eux l'angoisse de disparaître. Rêvant de s'émanciper des contraintes religieuses et des vieilles croyances, ils se redécouvrent juifs, non par choix personnel mais « *grâce aux Arabes qui les haïssent en tant que juifs* ». Ce retour du refoulé religieux a également pris d'autres voies. La guerre des Six jours, la victoire éclair, la réoccupation des terres ancestrales, la réunification de Jérusalem, l'accès

# LE VAISSEAU DES FANTÔMES

PROLETERKA de Fleur Jaeggy

Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Gallimard, « Du monde entier », 133 p.

retrouvé au mur du Temple ont profondément impressionné les orthodoxes jusque-là hostiles au sionisme laïque et « hérétique » des origines. Pour Sibony, le sionisme n'a pas fait disparaître la question juive. Il a cru lui apporter une réponse, il a cru l'effacer mais il s'est trompé. L'identité israélienne primitive qui se voulait rationnelle, immunisée contre la peur et la misère, sans faille, s'est révélée factice. Elle n'a pas tenu le coup. L'épreuve de réalité qu'a constituée par exemple l'intifada actuelle l'a fait voler en éclats. Des failles sont apparues. « Dans le pays de l'efficacité qu'est Israël, la dimension symbolique fut reléguée, refoulée vers les religieux qui normalement la fétichisent. » L'auteur plaide pour un retour non pas au religieux mais à « l'esprit de la transmission symbolique qui exige d'être enrichi ». Il reproche aux pères fondateurs d'avoir méprisé les traditions ancestrales, celles des Juifs « arabes » comme celles des Juifs d'Europe. Il les accuse d'avoir voulu créer un homme nouveau et d'avoir opéré un « déracinement culturel » des jeunes générations. Pour Daniel Sibony, « les antisionistes ne font pas la vraie critique d'Israël, ils le haïssent trop pour ça ; cette critique serait qu'Israël est malade de normalité, de rupture avec son histoire ». L'homme israélien, écrit-il encore, souffre d'être « normosé ».

Comment dépasser l'opposition entre les habitants « naturels » d'une terre « possédée » et les « revenants » israéliens qui ignorent ou fétichisent la portée symbolique d'une force qui les pousse à s'accrocher à cette terre ? Le psychanalyste propose des pistes de solution : aider les deux acteurs du drame à reconnaître l'impasse et à la situer dans un fantasme identitaire. Le monde arabo-musulman, soutient-il, doit reconnaître qu'Israël représente une faille originelle qu'il a jusqu'à présent refoulée. Le monde juif doit dépasser ses clivages traditionnels : culpabilité-persécution, rationalité-tradition, laïcité-religiosité. Comme dans toute pathologie narcissique, il s'agit de surmonter ses blessures (qui ne sont pas toujours imputables à l'ennemi du moment), ses jalousies, ses humiliations pour se remettre en question, s'ouvrir à la critique, cesser de projeter sur l'autre ses carences et ses échecs. Renoncer à faire de l'autre l'origine et la seule cause de son symptôme. L'optimisme de Daniel Sibony est relatif. Un jour, pense-t-il, « il y aura non pas la paix mais des plages de paix alternant avec des chocs et des violences ». En définissant la paix comme « l'incomplétude assumée à plusieurs », il suggère que pour partager la terre, il faudra d'abord reconnaître sa faille.

MARC-ALAIN WOLF

COMMENT continuer de vivre une fois qu'on a découvert la présence de la mort en soi et qu'elle y a tout dévasté ? Telle est la question implicite qui hante d'un bout à l'autre le dernier roman de Fleur Jaeggy, Milanaise née à Zurich et dont ce *Proleterka* est le troisième livre traduit en français, après *Les années bienheureuses du châtimement* (Gallimard, 1992) et *La peur du ciel* (Gallimard, 1997).

Une femme dont on ne sait pas le nom se remémore, après trente-cinq ou quarante ans, un épisode de son adolescence : une croisière de deux semaines en Méditerranée où son père l'a emmenée pour les vacances de Pâques, en compagnie des membres de sa Corporation qui, pour l'occasion, avaient affrété un navire yougoslave appelé *Proleterka*. Autour de ce récit dans lequel les événements sont rares et plutôt anodins (des repas en commun, des escales, des amours brèves avec un ou deux marins du bord), d'autres souvenirs, d'autres épisodes, d'autres figures ne tardent pas à resurgir, venus tantôt du passé plus lointain de la narratrice (son enfance, l'histoire de sa famille avant sa naissance), tantôt de l'époque qui a suivi la mort de son père, survenue peu après leur croisière sur le *Proleterka*. Si bien que le périple sans histoire entre Venise, la Grèce et Venise se transforme en une odyssée intérieure conduisant la protagoniste (et le lecteur) à revoir toute son existence, saisie non seulement à travers le rappel des événements et des personnages qui en ont marqué le déroulement, mais aussi, mais surtout par une plongée dans ce qui en constitue l'atmosphère constante, le thème à la fois le plus visible et le plus secret : la perte, l'effacement, la mort. Voyage vers le temps passé, cette traversée est en même temps la navigation d'une âme dans le néant où ont sombré les êtres qu'elle a connus et aimés ou détestés et qui flottent à présent autour d'elle comme des cadavres sur la mer obscure de sa mémoire. Seule, penchée au-dessus de la rambarde, elle les voit dériver de part et d'autre du *Proleterka*, sous lequel « un anémomètre tourne distraitement ses pales dans l'Hadès ».

Cette image simple, archétypique, du bateau voguant silencieusement « dans le vide et dans les ténèbres », « comme en proie à une fragile rêverie » et sans poursuivre d'autre but que l'inlassable « circumnavigation du temps », donne au roman sa couleur poétique particulière et lui assure une

très forte unité narrative et thématique, tout en laissant leur pleine liberté à l'imagination et aux digressions du souvenir. Comme le *Proleterka* louvoyant entre les îles, les caps et les détroits, le lecteur passe d'une scène à l'autre sans jamais quitter l'essentiel, c'est-à-dire le progrès ou plutôt l'approfondissement continu, dans la conscience de la narratrice adolescente, d'une découverte à la fois psychologique et métaphysique, qui concerne aussi bien sa propre condition que le monde d'où elle vient et dans lequel elle vit. Et cette découverte, cette véritable initiation de l'adolescente, on peut la définir, d'un côté, comme l'abandon de tout désir (de justice, de vérité, de plénitude) et, de l'autre, comme l'acceptation tranquille de la solitude et du deuil, sans nostalgie ni apitoiement, les yeux désormais grands ouverts devant cette « obscurité presque tangible » qui est le « vrai et unique drapeau du *Proleterka* », le vrai et unique décor de l'existence humaine.

Un personnage incarne ce dépouillement mieux que quiconque, et c'est Johannes, le père, dont la narratrice, au tout début du récit, voudrait soudain ravoier les cendres, ce qui déclenche toute la remémoration qui suit. Presque septuagénaire au moment de la croisière, Johannes est pour sa fille un inconnu. Elle ne vit plus avec lui depuis le divorce de ses parents et ne le voit qu'à de rares intervalles, pour des vacances brèves et aussitôt oubliées. Entre eux, « pas une confiance ». « Et pourtant, dit-elle, un lien antérieur à nos existences. Une connaissance dans une totale étrangeté. » Son initiation, en fait, c'est d'abord par la découverte de son père que la jeune fille l'accomplit. Découverte n'est toutefois pas le bon mot, puisque jamais Johannes ne se livre ni ne révèle quoi que ce soit de lui-même, replié dans une placidité et une indifférence, presque une « froideur », qui sont devenues son unique manière d'être, comme s'il avait décidé de se tenir perpétuellement « à l'écart de lui-même », patient, effacé, semblable au M. Teste de Valéry, ayant tué pour de bon la marionnette, mais un M. Teste en qui l'orgueil aurait été remplacé par une résignation et une fatigue infinie. Il ne tient plus à la vie que par un fil, qu'un rien pourrait rompre à tout moment. Son âme, son cœur, ses yeux sont ceux d'un « fantôme ». Né de parents fortunés que la ruine a frappés, il a vécu la vie d'un homme privé d'héritage et comme en exil au milieu de sa communauté. Il est « celui qui ne